

de Marly, du Louvre, long-temps situé hors Paris; ils n'ont laissé dans la vieille cité que les grands ressorts de toute société humaine, l'Église, le Tribunal et le Cachot.

Ces idées se développaient ou plutôt apparaissaient tumultueusement dans ma jeune pensée, pendant les longues nuits et les tristes jours qui se suivaient et se ressemblaient tous. La lecture et l'étude dans une prison! c'est une volupté sans égale. Je reconstruisais pour mon usage une Conciergerie de toutes les époques; et, étendu sur le lit malpropre que l'on m'avait accordé, les coudes appuyés sur la table noire, chancelante, qui soutenait mes volumes, je dévorais les lourdes pages de l'abbé Lebœuf; puis *Paméla*, ce triste roman où la morale devient obscène à force de prudence, œuvre manquée d'un homme de génie; puis *Arioste*, où une main aimée avait trouvé le moyen ingénieux de correspondre avec moi en soulignant, de page en page, tous les mots qui, ajoutés l'un à l'autre, dans leur succession naturelle et sans acception des mots non soulignés, devaient former des phrases et avoir leur sens connu de moi seul.

Mes yeux s'accoutumèrent en trois jours à la faible et avare lueur que le soupirail me dispensait. Les savantes dissertations de Sauval m'ap-

prenaient que le lieu même d'où je ne pouvais sortir avait été le préau de plaisance des rois et des reines; que deux fois l'incendie avait mis en péril les jours des prisonniers et des gardiens; que l'infiltration des eaux de la Seine menaçait de ruiner les fondements de ces édifices de tous les temps, groupés et réunis dans un si bizarre assemblage; que le tocsin de la grande tour avait sonné la Saint-Barthélemy. Tous ces faits relatifs à quelques toises carrées, et qui rappelaient des époques diverses, frappaient vivement mon esprit. Je voyais notre histoire entière concentrée et résumée, pour ainsi dire, dans l'histoire d'une prison. Si le battant de la lugubre cloche sonnait, sa vibration qui pénétrait dans le cachot, me disait: « Je suis contemporain de Charles IX, j'ai appelé au meurtre les fanatiques; j'ai sonné les dernières heures de Ravillac, de Damiens, de Montgomery: j'ai présidé aux plaisirs les plus fous comme aux exécutions les plus lugubres; quand on jouait la comédie autour de la grande table de marbre, c'était moi qui donnais le signal de ces farces auxquelles les rois assistaient. Quand Louis XI et Richelieu envoyaient leurs victimes à la mort, c'était moi encore qui prévenais le bourreau, avertissais le peuple, et faisais retentir le glas funèbre. »

Philippe de Comines, le plus sagace et le dernier des chroniqueurs; Montgomery, grand nom chevaleresque; Ravailac, Damiens, Marie-Antoinette, Labédoyère, Ney, victimes si différentes: que d'images sanglantes se pressent sur ces murailles! Fantômes qui passaient devant moi, sur les gonds de fer et les barreaux de bronze de la grande porte massive, tandis que les voleurs lâchés dans le préau, criaient, hurlaient, et mêlaient leurs malédictions aux jurons sévères et aux injures officielles des gardiens. Ces cris, qui venaient troubler mes rêves, représentaient le vice ignoble, à côté de la calamité historique. Peut-être un parricide a-t-il reposé dans la chambre où Ney s'est endormi; et Desrués l'empoisonneur a été prisonnier dans la même geôle que Comines et Marie-Antoinette.

Tel était le spectacle que se donnait à elle-même la pensée du captif. Mais n'avais-je pas aussi mon histoire sérieuse et secrète: les émotions du jeune homme; ses émotions sombres, inattendues, inouïes, bien plus puissantes et plus pénétrantes que l'histoire et le passé? La première fois que toutes les grilles tombèrent, bruirent, frissonnèrent, prolongèrent leur écho frémissant sous ces longues voûtes, un froid secret me saisit; mon isolement me regarda en face; je fus comme

un mort qui se réveillerait tout à coup pour voir son tombeau se fermer. Le lendemain on m'apporta une jatte de lait; je ne pus retenir mes larmes; il y avait si loin de ce repas solitaire au déjeuner de la famille! Quelquefois j'entendais une lourde voiture s'arrêter, les gonds retentir, le portes rouler, les barreaux tomber; un grand mouvement se faisait dans la prison; puis tout revenait au repos et au silence. C'étaient de nouveaux détenus que l'on amenait.

Mon cachot était situé au-dessous d'une cour, sur laquelle donnaient les fenêtres ou plutôt les meurtrières destinées à donner un peu de jour et d'air à la *Souricière*. La *Souricière* est, je crois, une prison provisoire où l'on entasse pêle-mêle les criminels, en attendant une répartition plus exacte dans leurs logis respectifs. La *Souricière* des femmes était assez rapprochée de ma cage pour qu'une partie des paroles qui leur échappaient arrivât jusqu'à moi. C'étaient des chants d'amour prononcés par des voix rauques; c'étaient des blasphèmes épouvantables répétés par des voix douces et fraîches; des histoires obscènes racontées par de jeunes filles; des narrations de vol et de meurtre faites en termes d'argot; des romances nouvelles, des barcarolles et des vaudevilles, chantés en chœur par ces fem-

mes dépravées, mêlés de parodies, de folies, d'imprécations, d'éclats de rire. Ce qu'il y avait de triste dans cette scène, c'était son ardente gaieté; toute tristesse, tout remords, toute pensée de morale et d'avenir manquaient à ces âmes qui avaient traîné dans la boue de la société, et étaient elles-mêmes devenues fange. Qu'on me pardonne ces détails. Ils ne seront frivoles qu'aux yeux frivoles. Ce comble de la dépravation humaine me frappa fortement. Je n'avais été initié à aucun vice, et le crime ne s'était montré à moi que dans l'histoire, sous le nuage d'une profonde perspective. Une enfance tout absorbée par le roman de la pensée et l'activité de l'esprit, ne m'avaient point préparé à de telles révélations. Quand j'entendis une de ces femmes chanter la mélodie populaire de Catruffo, *Portrait charmant*, etc., mon cœur se serra; le contraste était trop fort, la dissonance trop pénible. Il m'est impossible d'entendre chanter cet air.

Un jour il se fit dans la prison plus de mouvement qu'à l'ordinaire; les cloches sonnèrent plus long-temps; des pas réguliers se firent entendre; un frémissement de baïonnettes m'étonna. La chambre voisine de la mienne s'ouvrit et se referma plusieurs fois. J'entendis pleurer et hurler dans cette chambre. Jacques, en me faisant

sa visite, était revêtu de son costume d'uniforme. Les sanglots de la chambre voisine augmentaient d'intensité : les femmes de la Souricière chantaient toujours. J'appris du gardien, qu'un condamné à mort occupait le cachot contigu au mien, que le jour du supplice était venu, que l'heure allait sonner; que ces sanglots c'était l'informe et lugubre confession du malheureux; que le prêtre était là; que le condamné à genoux, ivre de désespoir et de vin, recevait ainsi l'absolution, et qu'entre sa vie et sa mort il n'y avait pas dix minutes. En effet toutes les cloches se mirent en mouvement; un bruit de roues ébranla le sol et l'édifice; des murmures de voix lointaines accompagnèrent le cortège, et la paix de la prison succéda à ce tumulte.

Le cachot triompha, comme on le pense bien, d'une organisation de seize ans, et ces terribles scènes firent sur moi une impression ineffaçable. La privation d'air et d'exercice, le chagrin de ne pas revoir ceux que j'aimais, l'atmosphère humide où je vivais, me rendirent malade. Un mois s'était passé; le médecin de la prison demanda pour moi la promenade du préau : je fus conduit par Jacques dans une cour oblongue, creusée à dix ou douze pieds au-dessous du sol des rues environnantes, encaissée dans de hauts

édifices, toute bordée de fer et toute cuirassée de pierres de taille. Des pieds nus et sales couraient sur ce sable fin ; des voix rogues et dures demandaient qui je pouvais être ; des hommes aux bras velus m'entouraient ; d'autres, en chemise, n'ayant pour vêtement que de gros pantalons de toile grisâtre, étaient étendus par terre et jouaient : quelques-uns travaillaient à ces petits ouvrages en paille, dont la délicatesse est merveilleuse. Je reconnus là le vice, tel que je l'avais vu dans la salle Saint-Martin, mais plus hideux encore. Dans la salle de Police il avait conservé une cravate, un habit, un langage à demi social, quelques-unes des habitudes de la civilisation : ici il se dessinait dans toute sa beauté, dans toute son énergie. Son seul dialecte était l'argot ; un mépris terrible de tout et de soi-même respirait sur ces visages. Une cupidité ardente scintillait dans l'œil des joueurs. A côté de la société parée et bien réglée, en voici une, composée de sauvages, qui ont emprunté à la civilisation toute sa ruse, toutes ses ressources, pour les employer contre la civilisation même. J'étais plus effrayé de ces figures, de leurs questions, de leur aspect, de leurs gestes, de leurs paroles inconnues, que je ne l'aurais été de l'échafaud.

On ne me conduisit dans ce préau que deux

fois ; ma troisième promenade eut lieu dans un second préau, beaucoup plus petit, de forme oblongue, et qui ne ressemblait pas mal au fond d'un puits, qui serait environné de murailles hautes. Dans les caveaux, dont les soupiraux aboutissaient à cette petite cour, se trouvaient plusieurs prévenus de délits politiques, entre autres un lieutenant de cavalerie toujours de bonne humeur, étourdi, léger, d'une santé à l'épreuve, armé de railleries innocentes contre ses persécuteurs, et qui, enfermé derrière ses barreaux de fer, me faisait mille contes plaisants.

Quand on vit que ma santé se rétablissait, on me rejeta dans mes ténèbres. J'avais respiré l'air, trois fois en huit jours ; c'était assez. Ma solitude se prolongea deux mois.

.....

 C'est ainsi que je connus la Conciergerie : grande leçon pour la vie d'un homme ; et si cet homme est innocent et plein de jeunes espérances, leçon qui porte avec elle une amère et ineffaçable tristesse. Les infortunés, dans la conjuration desquels on prétendit me confondre, furent condamnés à l'exil et à l'échafaud. Pour moi, comme un matin, vaincu dans mon stoïcisme puéril, je pleurais, étendu sur mon lit,

entendant les cloches-voisines de Notre-Dame, et contemplant avec regret la ligne oblique et lumineuse d'un long rayon du soleil qui pénétrait dans mon cachot, des pas lourds et plus rapides qu'à l'ordinaire frappèrent mon oreille. Tout est régulier dans une prison. Un geôlier marche comme le balancier d'une pendule, sans se presser jamais. Jacques fit tourner assez vivement la grosse clef dans la serrure et me dit :

— « Vous n'avez qu'à sortir ; il y a un fiacre en bas. »

Je ne savais, en vérité, que faire de ma liberté, tant cette nouvelle m'étourdissait : et la plus légère exagération n'empreindra pas ce récit fidèle, si j'avoue que je ne puis rendre nul compte exact de mes sensations et de mes idées pendant ce jour. Jacques fit mon petit paquet. Je me laissai conduire ; je trouvai ma mère dans son lit, fort malade ; je me souviens bien de ses baisers et de ses larmes, mais plus vaguement de cette pénétrante et vitale fraîcheur du mois de mai ; du jardin parfumé, où j'embrassai mon père ; de cette profonde émotion, qui s'était emparée du vieillard ; de ses pleurs qui me couvrirent, et de l'étrange ivresse, qui, après deux mois d'obscurité et d'isolement, faisait frissonner tout mon corps et semblait prête à détruire en moi la vie

même, par le sentiment trop puissant de la vie et du bonheur. Je me rappelle aussi les secondes paroles de mon père :

« Vous n'avez plus rien à faire en France ; on aurait toujours l'œil sur vous. Il faut partir pour l'Angleterre. »

En effet, je partis ; et ces deux mois décidèrent de tout mon sort. Les circonstances diverses qui conduisirent à mon élargissement n'auraient d'intérêt que pour moi. Sans fatiguer le lecteur de ces détails, qu'il me soit permis de dire que M. de Châteaubriand s'y intéressa. L'intercession d'un ange, et la voix de l'homme génie, se ligüèrent pour me délivrer. Alors en possession d'un pouvoir dont il n'aurait usé que pour sauver ses maîtres, et dont ces maîtres, préludant au suicide de leur dynastie, l'ont follement dépouillé ; M. de Châteaubriand, dans une carrière si remplie, n'a sans doute pas conservé le souvenir de cette bonne action obscure, que ma reconnaissance se plaît à lui rappeler.

Voyages, travaux et souffrances, rien n'effaça le souvenir de la Conciergerie. En 1831, je voulus la revoir. Il me semblait qu'autrefois j'avais, par je ne sais quelle magie, vécu dans le sein même de la féodalité ; tant ces tours, ces corridors, cette lampe, ces souterrains la représentaient vive-

ment à mon esprit. Mais la civilisation, dans son cours éternel, avait enfin atteint et dompté ces vestiges de barbarie. Donnez un autre nom à cette maison de justice : la Conciergerie n'existe plus.

Maintenant on n'entre point à la Conciergerie par la cour du Palais. Plus de guichet obscur. Plus de lampe sépulcrale. La Conciergerie a son issue et son entrée seigneuriale sur le quai de l'Horloge. La petite porte basse est condamnée. Une vaste grille sert de clôture à la prison. Pour y pénétrer vous traversez les cuisines de Saint-Louis, longues salles gothiques, sombres, mais majestueuses, et dont la hauteur est singulièrement diminuée par l'exhaussement du sol. Tout le caractère du lieu a changé; les escaliers sont convenables; l'air circule; la pistole a baissé de prix; vous prendriez les gardiens pour des infirmiers d'hôpital. J'ai vu cinq ou six femmes se promener, fort paisiblement, dans le préau qui leur est consacré. Le pain distribué aux détenus est d'assez bon pain de soldat. Je ne sais si l'on peut y remarquer encore beaucoup de traces de l'antique inhumanité des prisons : il y en a une que je signale et qui subsiste. Les prisonniers, au lieu de coucher dans des draps, couchent dans des sacs. C'est une triste et mauvaise cou-

tume que d'encaquer un malheureux dans une toile cousue de trois côtés. L'infirmerie n'est pas assez aérée; mais la propreté de toute la prison est parfaite.

Il est facile d'apprécier par la distance qui sépare la Conciergerie de 1815 de la Conciergerie de 1831, les progrès que le bien-être et l'utilité matérielle des hommes ont faits pendant ce laps de temps. Mais l'aspect moral de la prison n'a point changé. Vous reconnaissez dans le préau, toutes les figures de 1815. Ce grand problème, l'épurement de cette immoralité fomentée par une capitale (immense fabrique de vices), est si loin d'être résolu!

De mon temps c'étaient des bonapartistes et des libéraux que l'on jetait pêle-mêle à la Conciergerie; une seule opinion était frappée. La fureur politique se révélait ainsi par d'éclatantes injustices, dont je fus l'une des victimes obscures. Aujourd'hui la confusion de notre société, le chaos de notre état moral se trahissent au sein de la Conciergerie par des spectacles plus bizarres encore. C'est là que, pendant nos derniers troubles, M. Valérius, le vicaire de Saint-Médard et M. Cavaignac pouvaient se donner la main et diner ensemble. Étrange symbole de la société d'aujourd'hui et des éléments disparates qui s'y

meuvent confusément ! Voulez-vous avoir le résumé d'une société, d'une époque, d'un état social : descendez dans une prison.

PH. CHASLES.



LES BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES.



Je comprends bien que les bibliothèques publiques de Paris puissent être utiles aux lettres ; mais, en vérité, telles que les a faites l'impéritie ou la négligence de l'administration, je ne comprends pas à quoi elles servent, sinon à enfouir et à perdre à la fois le précieux dépôt des connaissances écrites ; la Bibliothèque du roi, comme la plus importante par le nombre et le choix des livres et des manuscrits, est aussi la plus riche en désordre, en routine, et en abus. Cependant la